

rendre son épée. Il fallut un ordre formel de M. de Vaudreuil, il fallut surtout le désir d'épargner aux pauvres habitants de la colonie les vengeances d'un ennemi irrité pour fléchir cette résolution sublime. Il consentit enfin à poser les armes, le 8 septembre 1760, en protestant pour lui et son armée contre le traitement fait aux troupes françaises « qui auraient dû mériter plus d'attention de la part de M. de Vaudreuil et plus d'estime de celle du général Amherst. »

Les malheureux soldats français furent entassés dans des navires anglais trop étroits pour les contenir et s'éloignèrent de ces rives du Canada qu'ils avaient défendues avec une si indomptable énergie. Une horrible tourmente les assaillit. « Les flots du fleuve canadien, dit M. de Bonnechose, semblaient se soulever pour retenir nos peres ! »

Quant aux héroïques chefs de cette armée, un brillant avenir récompensa leur courage. Lévis devint maréchal de France : Bourlamaque, mutilé sur les champs de bataille de Carillon et d'Abraham, fut nommé gouverneur de Guadeloupe ; Bougainville illustra son nom dans de hardis voyages, entra à l'Académie des sciences et mourut à quatre-vingt-trois ans, amiral et sénateur.

HENRI CAUVIN.

FIN.

A NOS LECTEURS.

Avec les souhaits de la nouvelle année, nous offrons nos bien sincères remerciements à tous ceux qui ont bien voulu nous prêter leur concours pour faire réussir la publication du FEUILLETON ILLUSTRE, et nous les prions de nous continuer à l'avenir leur patronage bienveillant.

LES ÉDITEURS.

AVIS IMPORTANT.

Au 1er janvier prochain, le FEUILLETON ILLUSTRE commencera sa deuxième année par la publication de deux beaux romans. Voici ce qu'en disait, il n'y a pas longtemps, « Le Courrier des États-Unis » :

LES AVENTURES DE CAPITAINE VATAN. — Sous ce titre, un nouveau roman de cape et d'épée, par GUSTAVE AIMARD, vient d'être publié chez DENTU ; rien de plus amusant et de plus dramatique que ce récit plein d'aventures d'amour et de guerre où l'on retrouve toute la verve de l'auteur des « Trappeurs, » des « Rois de l'Océan, » etc. Cette fois l'action ne se passe plus dans les « pampas » mais bien en plein Paris, sous Louis XIII, à cette époque troublée par les guerres civiles et les mœurs galantes des « Vauriens » et des « Raffinés. » Un succès certain attend cette longue histoire romanesque pleine d'humour, de gaieté, et de coups d'épée, dont l'intérêt ne cesse qu'à la dernière page.

LA DAME DE PIQUE (où Le Nihilisme en Russie) sous ce titre, la librairie Blériot Frères vient de publier l'intéressant roman historique de ALEX. DE LAMOTHE.

Le fécond romancier a su entourer les événements historiques des détails les plus variés et les plus dramatiques : incidents politiques et policiers, intrigues émuovantes et vraies, l'écrivain a tout réuni pour maintenir au plus haut degré l'intérêt dans cet ouvrage qui aura certainement un grand succès.

SAUVÉ PAR UN VIOLON

III

Il n'existo pas d'analogies très frappantes entre les aptitudes d'un comptable et celles d'un professeur de violon ; aussi échouai-je dans toutes les tentatives que je fis pour obtenir une place dans une des nombreuses maisons de banque de Lyon. J'avais beau dire que j'étais un ancien employé du ministère des finances, on s'obstinait à voir en moi un élève du Conservatoire. Un jour pourtant, en réponse à une lettre écrite à un richissime banquier dont le caissier venait de mourir, je regus un billet fort poli, m'engageant à passer à la banque. J'y courus, et M. Lavergne me proposa l'emploi de troisième violon dans un des théâtres de la ville. J'étais voué à la musique à perpétuité. Cette perspective ne me charmait pas du tout. Aussi ma reconnaissance pour M. de Roquevert et son legs était-elle fort diminuée. Ce violon, en définitif, m'avait rendu un mauvais office qui n'était pas loin d'effacer ses services. Sans lui, me trouvant à Lyon, dépourvu de ressources, je me serais remué, ingénieusement dès les premiers jours, et j'aurais réussi à trouver un emploi convenable ; maintenant il était trop tard : j'étais professeur de musique et professeur je resterais. Aveugle ! ingrat ! je blasphémiais la Providence et méconnaissais l'humble instrument dont elle s'était servi et devait se servir encore pour venir à mon aide.

Il y avait alors à Lyon, un vieil italien nommé Contarini, luthier de profession et archéologue antiquaire, érudit musicien, un peu peintre, par-dessus le marché. Malgré le proverbe ; douze métiers, treize misères, Contarini était à l'aise et il passait, malgré ses allures un peu débrouillées, pour un fort honnête homme. Son magasin était connu de tous les professeurs de musique, qui s'y rendaient autant pour causer de leur art que pour faire des achats ou commander les raccommodages dont leurs instruments avaient besoin. J'entrai un jour chez Contarini pour le prier de me mettre une corde à mon violon. Je croyais qu'il allait faire cette petite opération séance tenante ; mais il me remit au lendemain, et me prêta un autre violon pour mes leçons de la journée.

— Savez-vous, me dit-il le lendemain, que vous avez là un violon de premier ordre ?

— Certainement que je le sais.

— Il y a longtemps que vous l'avez ?

— Deux ans environ.

— Et comment vous l'êtes-vous procuré ?

— Il m'est arrivé par succession.

— D'un parent ?

— Non, d'un artiste tombé dans l'indigence.

— L'indigence n'était par si complète.

— Je vous assure que si.

— Il ne connaissait pas alors le prix de son violon. Votre instrument est tout simplement de la facture de Stradivarius.

— Vous plaisantez.

— Point du tout. Voyez plutôt.

En parlant de la sorte, le signor Contarini me donna une petite loupe à l'aide de laquelle je lus dans l'intérieur du violon : « Stradivarius fecit Crémoue, 18 janvier, « 1701. » Ces caractères étaient microscopiques et il fallait la loupe pour les voir.

— En sorte que... dis-je...

— En sorte que votre violon vaut au moins trois mille francs pour un amateur et un connaisseur.

— Les amateurs et les connaisseurs de ce genre sont rares. En